



L'île des anamorphoses

version d'Anne Mulpas

Si près si loin

Dès la première gorgée, Stefan comprit qu'il avait placé bien trop d'espoir dans les vertus du Maker's Mark. Il avait cru pouvoir y trouver, à défaut de l'insoluble vérité de l'existence, au moins l'explication de son actuelle défaite. Le verre, vidé de son contenu, n'avouait qu'une seule chose : sa solitude. Il en commanda un second.

Soucieux, il examinait encore et encore sa situation, la palpait, interrogeant le passé proche afin de reconstituer l'anamnèse du mal qui le rongait. Quelque chose devait se dissimuler dans les méandres de son esprit qui, s'il le diagnostiquait, soulagerait son état, le libérerait de lui-même. Quelque chose – mais quoi ?

Quelques mois auparavant, il était encore si sûr de lui. Un ami lui avait transféré l'appel d'offre d'un Conseil Général de province ; la commande l'avait amusé. Il s'agissait de réaliser une pièce de trois mètres sur cinq représentant les allégories du Beau et du Savoir afin d'orner le service Éducation-Culture flambant neuf. Cela ne faisait que trois ans qu'il était sorti des Beaux-Arts, son diplôme sentait encore l'amidon frais. La subvention proposée était donc une véritable aubaine. Une manne qui pourrait lui assurer au minimum un an de sérénité financière. Se glissant dans la peau d'un Jacques-Louis David, il avait travaillé – à peine quelques heures – et très facilement jeté sur le papier un concept d'allégorie unique et double, une toile qui selon le point de vue offrirait au regard l'un ou l'autre de ses versants. Sans grande surprise, il fut sélectionné.

Stefan grimaça. À cette étape du souvenir, la souffrance se réveillait et lui pinçait le cœur. Il avala d'une traite son troisième bourbon et commanda cette fois un Aberlour. Oui, il avait gagné mais, malheureusement, passée l'euphorie orgueilleuse de la victoire et dès lors qu'il s'était attelé à la tâche, il enchaînait tentative sur tentative sans voir poindre ne serait-ce que l'ombre d'une esquisse satisfaisante. Pourtant, il s'était acharné. Il s'échinait encore. Jamais il n'avait été confronté à l'impuissance, jamais sa volonté créatrice ne lui avait fait défaut. Il était démuni. Il avait fallu fuir ce soir-là son atelier afin de ne pas céder à la tentation d'un désespoir incendiaire.



Le plateau en équilibre sur leur fier avant-bras, les serveurs valsaient des cuisines à la terrasse. Le peintre, happé par ce ballet, enviait si farouchement leur tranquille maîtrise que le fumet âpre du whisky s'était fait acide et agaçait sa frustration au lieu de l'endormir. Chaque gorgée accentuait le sentiment d'être perdu dans un monde volontairement insensible. Le ciel lui-même ne bronchait pas plus que l'olive tenue au bout de son cure-dent. Cependant, l'idée de retourner à l'atelier était insupportable, il la sentait mordiller ses chevilles, ses reins, griffer son dos ; il s'accrocha au zinc et persista à boire.

C'est au sixième verre, lorsqu'il manqua glisser de son tabouret, que le réel frémit enfin et le retint d'une main ferme. Stefan bredouilla une excuse, voulut en guise de remerciement offrir un verre à son sauveur. L'inconnu déclina l'offre d'un geste poli et préféra en retour demander :

– Dites-moi plutôt ce qui vous met dans un tel état. Une déception amoureuse ?

À jeun, Stefan aurait dédaigné une telle question, sans doute même aurait-il méprisé l'insipide vieillard en costume de lin bistre qui la lui posait. Mais à cette heure où la nuit tombait en une inversion parfaitement proportionnelle à son alcoolémie montante, il se sentit simplement reconnaissant et se confia de bonne grâce, offrant à son interlocuteur une réponse plus qu'exhaustive où se mêlaient indistinctement Sublime et Faillite.

De l'extérieur, la scène était si banale que le premier spectateur venu n'y aurait vu qu'un puéril trentenaire s'épanchant sur son voisin de comptoir. Seulement, le voisin en question bénéficiant quant à lui d'une perspective privilégiée percevait autre chose de Stefan qu'un soiffard égoïste. Il voyait, entre ses plis défaits par l'alcool, l'image d'un cœur palpitant qui, pris dans le filet insensé de la vie, cherchait un autre cœur afin de se consoler. Le vieil homme n'eut pas un instant d'hésitation et l'accueillit sans réserve.

De sa menotte d'aïeul toujours aussi résolue, il guida son protégé vers une table puis lui commanda l'une de ces généreuses bavettes qui faisaient la réputation du lieu. Stefan, cotonneux, reçut le présent sans surprise. L'essentiel de sa conscience s'était concentré dans sa bouche. Au-delà de tout principe d'élégance, il mangeait et parlait sans interruption et plus il avalait la viande tendre et saignante, plus son propos se dégrisait. L'action, aussi simple soit-elle, de se sustenter le ramenait infailliblement à la raison. Il mangeait son propre cœur, sa propre chair.

En face de lui, le vieil homme demeurait silencieux, se contentant de remplir le verre de son invité au fur et à mesure qu'il se vidait et cet inconnu qui auparavant n'était qu'une



présence trouble avait doucement pris forme sous un beau front plissé par sept ou peut-être huit décennies. Il habitait fier et vif un regard de demi-lune cendré qui consolait de toutes les nostalgies. Celle de l'étoile comprise.

Ce n'est qu'une fois le repas englouti que Stefan s'entendit et sa parole résonnait si claire qu'il eut l'impression étrange d'être en arrière d'elle. Il en était la sentinelle. Un veilleur qui, de sa position en retrait, pouvait la voir, cette voix, s'effiloche, se diviser et tresser tout autour du récit de l'œuvre impossible des fils intimes, douloureux et lointains. Impassible, il s'écouta décrire son enfance, le dédain de son père, son isolement farouche d'adolescent et les succès qui ne le satisfaisaient jamais. Puis, brutalement, sa voix s'éteignit. Le Conseil Général et sa commande flottaient au milieu des lumignons gras de la sauce. Il était tard, la brasserie fermait.

L'inconnu se leva afin d'aller régler la note et tandis qu'il s'éloignait, l'artiste eut une illumination : il aimait cet homme. Il l'aimait non sous l'effet du manque ou de l'ivresse mais parce qu'il était totalement autre. Autre et proche. Une sibylle joliment déguisée... Flageolant sur le trottoir comme un oiseau étourdi par un long voyage, Stefan laissa sa voix retenir le vieil homme et lui demander la possibilité de le revoir.

– Eh bien, soit, mon garçon. Disons après-demain à 13 heures et ici même.

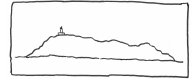
Lui laissant à peine le temps d'acquiescer, l'ancien s'éloigna dans sa nuit avec une célérité surprenante pour son âge. Ce n'est qu'une fois rentré chez lui, avachi dans ses draps et ses pensées, que Stefan se rendit compte qu'il ignorait son nom. Le sommeil ne lui permit aucun regret.

Les deux jours qui suivirent, le peintre ne tenta pas d'affronter son ouvrage. Il s'appliqua à fumer cigarette sur cigarette et s'engloutir dans une série. Il voulait vivre dans l'image ; il y parvint. Le jour J, le vieil homme l'attendait comme prévu devant la brasserie. Dès qu'il le vit arriver, il saisit Stefan au poignet. « Venez ! souffla-t-il. Je vous emmène. » Stefan, se laissant guider comme l'avant-veille par la petite main ferme, tenta d'entamer la conversation.

– Je crains que mon état de l'autre soir ne m'ait empêché de me présenter correctement. Je m'appelle Stefan. Stefan Branch.

– Oui, oui, je me souviens, mon garçon, souffla le vieil homme sans daigner s'arrêter.

– Et vous ? Je suis désolé, vraiment. Je ne me souviens p...



– Fedor ! Je m'appelle Fedor. Maintenant taisons-nous s'il vous plait. Il m'est difficile de parler et d'avancer en même temps.

Ils marchèrent en silence une dizaine de minutes. Jusqu'à Bastille en fait. Stefan était déçu ; il avait espéré une destination plus envoûtante. Le vieil homme lâcha d'un ton péremptoire qui coupa court à toute désillusion :

– Vous voyez cette femme au corsage rouge sur le banc, là-bas ? Allez vous asseoir près d'elle et regardez-là. Regardez-là bien.

– Mais...

– Faites ce que je vous dis : regardez-là. C'est tout ce que je vous demande, mon garçon.

– Et après ?

– Après n'existe pas encore. Allez, oust !

Stefan ne savait plus quoi penser. Il doutait autant de lui que du vieux. Ne s'était-il pas laissé vivre deux jours durant dans un songe enfanté par l'ivresse ? N'étaient-ils pas aussi fous l'un que l'autre ? Cela dit, d'un pas qu'il tenta d'être naturel, il obtempéra. Le corsage rouge, absorbé par la lecture de Marie-Claire, ne cilla pas d'un pouce lorsqu'il s'assit à ses côtés. Gêné, l'émissaire feignit d'abord de consulter son téléphone puis osa le premier coup d'œil. Il découvrit, déçu encore une fois, qu'elle était laide. Étrangement laide. Comme si ses traits avaient été piochés dans les invendus du ciel et assemblés à la hâte par une main cruelle. Ses joues s'empourprant soudain, Stefan détourna les yeux. Mais sa mémoire les remplaça si fidèlement qu'il hésita entre le rire et l'effroi : brune et pâle, elle aurait pu s'en sortir... mais pas avec ce nez ! Non, un nez pareil coincé entre un front et un menton aussi longs que larges, ça n'était pas pensable ! Le deuxième coup d'œil confirma que ça l'était et lui extorqua un hoquet si violent qu'il le fit sursauter tout autant que le pauvre spécimen observé. Confus, Stefan s'enfuit retrouver le vieux commandeur qui, installé à la terrasse d'un troquet, l'attendait le regard aussi lunaire qu'à leur première rencontre. Une fois assis, une tension coupable le saisit : il était certain que la femme au corsage rouge avait saisi l'injure. Le vieil homme sourit :



– Je vous en prie, mon garçon, calmez-vous. Commandez un verre et patientez avec moi s’il vous plait. Dans un quart d’heure arrivera ce fameux « après » que vous me réclamiez.

Le ton était d’une autorité telle que Stefan, sans réfléchir, commanda un demi. Jetant un œil en direction du banc, il vit que la femme n’y était plus. Il en fut soulagé. Un quart d’heure plus tard très exactement, Fedor déposa un billet sur la table et se leva. L’éclat de son regard intimait à son compagnon de le suivre. Cet onguent silencieux qu’appliquait le vieillard devenait irritant. Stefan rongea son frein sans comprendre pourquoi il s’imposait une aventure aussi désagréable. Ils s’engouffrèrent dans une ruelle attenante à la place et avancèrent jusqu’à la devanture d’une petite fleuristerie. La boutique se déployait tout en longueur et sa façade était si étroite qu’en passant mille fois trop rapidement, on aurait mille fois pu l’ignorer.

– Regardez, souffla alors le vieillard.

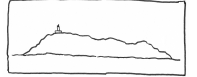
Stefan fronça les sourcils ; il ne distinguait rien d’autre derrière l’éclat de la vitrine qu’un îlot de végétation exubérante, un amas délirant de ramages et de feuillures pour clients en manque d’exotisme. Il allait s’éloigner afin d’exprimer ostensiblement son dépit lorsqu’un bourgeon perça les branchages de son œil et s’y épanouit en une corolle ivoire et pourpre. L’apparition lui fit l’effet d’une fleur d’artificier explosant au ciel noir de son front. Il vacilla.

Tout ce qu’il y avait de vivant, de frémissant en ce lieu semblait n’exister qu’afin de servir la beauté pâle de la fleuriste qui elle-même servait et révélait l’éclat de son environnement. Spirale démente. Le peintre perdait pied. Chaque fragment, chaque détail qui entrait en lui nourrissait le vertige et floutait les frontières naturelles de ses sens comme si le réel s’amusait en un tableau magique à lui confirmer l’infini de son pouvoir. Et cette chair pâle en sa gangue sanguine, ses verdoyantes ombres, tout lui faisait oublier la règle et le nombre. Il n’y avait rien à créer. Il n’y eut jamais rien à créer. Le souffle coupé, Stefan ne souhaitait qu’une chose : aller se perdre et se dissoudre au fond de l’échoppe. Atteindre la vie. Enfin.

Il fit un pas en direction de la boutique mais Fedor, de sa petite main éternellement opiniâtre, le retint une fois de plus.

– Vous ne la reconnaissez pas ? Vraiment ?

La question induisit sans délai la chute. Stefan, contre son gré, reconnut le corsage rouge. Un cri sourd lui échappa. L’îlot fut instantanément englouti et, sur la rive de son



œil, seul pataugeait désormais le laideron du banc. Son nez allant et venant comme un fanon grotesque. Stefan avait envie de crier, de piétiner ce qu'il voyait, ce qu'on le condamnait à voir. Sous ses paupières, le dépit brûlait ferme. Il admonesta Fedor :

- Vous vous foutez de moi ! Ça n'est pas la même femme. Non, ça ne peut pas l'être.
- Retournez à votre atelier, mon garçon. Et travaillez.

Ils se séparèrent là. À l'aveugle Stefan suivit le couloir du Temps et parvint à rentrer chez lui. Dans le désordre de son atelier, il s'assit devant la toile vierge et s'y déploya en une folie de pourpre raisonnée d'ivoire. Automate consentant, il se fit la troisième personne qui manquait jusqu'alors à son œuvre.